

La nuit : petits parcours littéraires

Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945 (éd. Gallimard), p. 328.

" Quand, par exemple, le monde des objets clairs et articulés se trouve aboli, notre être perceptif amputé de son monde dessine une spatialité sans choses. C'est ce qui arrive dans la nuit. Elle n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous les sens, elle suffoque mes souvenirs, elle efface presque mon identité personnelle. Je ne suis plus retranché dans mon poste perceptif pour voir de là défiler à distance les profils des objets. La nuit est sans profils, elle me touche elle-même et son unité est l'unité mystique du mana. Même des cris ou une lumière lointaine ne la peuplent que vaguement, c'est toute entière qu'elle s'anime, elle est une profondeur pure sans plans, sans surfaces, sans distance d'elle à moi. "

Guy de Maupassant, *La Nuit*, dans *La vie populaire*, n.18, 1er mars 1891, p. 274 ss.

" J'aime la nuit avec passion.

Je l'aime comme on aime son pays ou sa maîtresse, d'un amour instinctif, profond, invincible. Je l'aime avec tous mes sens, avec mes yeux qui la voient, avec mon odorat qui la respire, avec mes oreilles qui en écoutent le silence, avec toute ma chair que les ténèbres caressent. Les alouettes chantent dans le soleil, dans l'air bleu, dans l'air chaud, dans l'air léger des matinées claires. Le hibou fuit dans la nuit, tache noire qui passe à travers l'espace noir, et, réjoui, grisé par la noire immensité, il pousse son cri vibrant et sinistre.

Le jour me fatigue et m'ennuie. Il est brutal et bruyant. Je me lève avec peine, je m'habille avec lassitude, je sors avec regret, et chaque pas, chaque mouvement, chaque geste, chaque parole, chaque pensée me fatigue comme si je soulevais un écrasant fardeau.

Mais quand le soleil baisse, une joie confuse, une joie de tout mon corps m'envahit. Je m'éveille, je m'anime. A mesure que l'ombre grandit, je me sens tout autre, plus jeune, plus fort, plus alerte, plus heureux. Je la regarde s'épaissir, la grande ombre douce tombée du ciel : elle noie la ville, comme une onde insaisissable et impénétrable, elle cache, efface, détruit les couleurs, les formes, étreint les maisons, les êtres, les monuments de son imperceptible toucher.

Alors j'ai envie de crier de plaisir comme les chouettes, de courir sur les toits comme les chats; et un impétueux, un invincible désir d'aimer s'allume dans mes veines.

Je vais, je marche, tantôt dans les faubourgs assombris, tantôt dans les bois voisins de Paris, où j'entends rôder mes soeurs les bêtes et mes frères les braconniers.

Ce qu'on aime avec violence finit toujours par vous tuer. Mais comment expliquer ce qui m'arrive ? Comment même faire comprendre que je puisse le raconter? Je ne sais pas, je ne sais plus, je sais seulement que cela est. -- Voilà.

Donc hier -- était-ce hier ? -- oui, sans doute, à moins que ce soit auparavant, un autre jour, un autre mois, une autre année -- je ne sais pas. Ce doit être hier pourtant, puisque le jour ne s'est plus levé, puisque le soleil n'a pas reparu. Mais depuis quand la nuit dure-t-elle ? Depuis quand ?... Qui le dira ? Qui le saura jamais ?

Donc hier, je sortis comme je fais tous les soirs, après mon dîner. Il faisait très beau, très doux, très chaud. En descendant vers les boulevards, je regardais au-dessus de ma tête le fleuve noir et plein d'étoiles découpé dans le ciel par les toits de la rue qui tournait et faisait onduler comme une vraie rivière ce ruisseau roulant des astres.

Tout était clair dans l'air léger, depuis les planètes jusqu'aux becs de gaz. Tant de feux brillaient là-haut et dans la ville que les ténèbres en semblaient lumineuses. Les nuits luisantes sont plus joyeuses que les grands jours de soleil.

Sur le boulevard, les cafés flamboyaient ; on riait, on passait, on buvait. J'entrai au théâtre, quelques instants, dans quel théâtre, je ne sais plus. Il y faisait si clair que cela m'attrista et je ressortis le coeur un peu assombri par ce choc de lumière brutale sur les ors du balcon, par le scintillement factice du lustre énorme de cristal, par la barrière de feu de la rampe, par la mélancolie de cette clarté fausse et crue. Je gagnai les Champs-Élysées où les cafés-concerts semblaient des foyers d'incendie dans les feuillages. Les marronniers frottés de lumière jaune avaient l'air peints, un air d'arbres phosphorescents. Et les globes électriques, pareils à des lunes éclatantes et pâles, à des oeufs de lune tombés du ciel, à des perles monstrueuses, vivantes, faisaient pâlir sous leur clarté nacrée, mystérieuse et royale les filets de gaz, de vilain gaz sale, et les guirlandes de verres de couleur.

Je m'arrêtai sous l'Arc de Triomphe pour regarder l'avenue, la longue et admirable

avenue étoilée, allant vers Paris entre deux lignes de feux, et les astres! Les astres, là-haut, les astres inconnus jetés au hasard dans l'immensité où ils dessinent ces figures bizarres, qui font tant rêver, qui font tant songer.

J'entrai dans le Bois de Boulogne et j'y restai longtemps, longtemps. Un frisson singulier m'avait saisi, une émotion imprévue et puissante, une exaltation de ma pensée qui touchait à la folie.

Je marchai longtemps, longtemps. Puis je revins.

Quelle heure était-il quand je repassais sous l'Arc de Triomphe? Je ne sais pas. La ville s'endormait, et des nuages, de gros nuages noirs s'étendaient lentement sur le ciel.

Pour la première fois je sentis qu'il allait arriver quelque chose d'étrange, de nouveau. Il me sembla qu'il faisait froid, que l'air s'épaississait, que la nuit, ma nuit bien-aimée, devenait lourde sur mon cœur. L'avenue était déserte maintenant. Seuls, deux sergents de ville se promenaient auprès de la station des fiacres, et sur la chaussée à peine éclairée par les becs de gaz qui paraissaient mourants, une file de voitures de légumes allait aux Halles. Elles allaient lentement, chargées de carottes, de navets et de choux. Les conducteurs dormaient, invisibles, les chevaux marchaient d'un pas égal, suivant la voiture précédente, sans bruit, sur le pavé de bois. Devant chaque lumière du trottoir, les carottes s'éclairaient en rouge, les navets s'éclairaient en blanc, les choux s'éclairaient en vert; et elles passaient l'une derrière l'autre, ces voitures rouges, d'un rouge de feu, blanches d'un blanc d'argent, vertes d'un vert d'émeraude. Je les suivis, puis je tournai par la rue Royale et revins sur les boulevards. Plus personne, plus de cafés éclairés, quelques attardés seulement qui se hâtaient. Je n'avais jamais vu Paris aussi mort, aussi désert. Je tirai ma montre. Il était deux heures.

Une force me poussait, un besoin de marcher. J'allai donc jusqu'à la Bastille. Là je m'aperçus que je n'avais jamais vu une nuit si sombre, car je ne distinguais pas même la colonne de Juillet, dont le Génie d'or était perdu dans l'impénétrable obscurité. Une voûte de nuages, épaisse comme l'immensité avait noyé les étoiles, et semblait s'abaisser sur la terre pour l'anéantir.

Je revins. Il n'y avait plus personne autour de moi. Place du Château-d'Eau, pourtant, un ivrogne faillit me heurter, puis il disparut. J'entendis quelque temps son pas inégal et sonore. J'allais. A la hauteur du faubourg Montmartre un fiacre passa, descendant vers la Seine. Je l'appelai. Le cocher ne répondit pas. Une femme rôdait près de la rue Drouot : " Monsieur, écoutez donc. " Je hâtai le pas pour éviter sa main tendue. Puis plus rien. Devant le Vaudeville un chiffonnier fouillait le ruisseau. Sa petite lanterne flottait au ras du sol. Je lui demandai : " Quelle heure est-il, mon brave? "

Il grogna : " Est-ce que je sais. J'ai pas de montre. "

Alors je m'aperçus tout à coup que les becs de gaz étaient éteints. Je sais qu'on les supprime de bonne heure, avant le jour, en cette saison, par économie; mais le jour était encore loin, si loin de paraître.

" Allons aux Halles, pensai-je, là au moins je trouverai de la vie. "

Je me mis en route, mais je n'y voyais pas même pour me conduire. J'avancerais lentement, comme on fait dans un bois, reconnaissant les rues en les comptant.

Devant le Crédit Lyonnais, un chien grogna. Je tournai par la rue de Grammont, je me perdis; j'errai, puis je reconnus la Bourse aux grilles de fer qui l'entourent. Paris entier dormait, d'un sommeil profond, effrayant. Au loin pourtant un fiacre roulait, un seul fiacre, celui peut-être qui avait passé devant moi tout à l'heure. Je cherchais à le joindre, allant vers le bruit de ses roues, à travers les rues solitaires et noires, noires, noires comme la mort.

Je me perdis encore. Où étais-je ? Quelle folie d'éteindre si tôt le gaz ! Pas un passant, pas un attardé, pas un rôdeur, pas un miaulement de chat amoureux. Rien.

Où donc étaient les sergents de ville ? Je me dis : " Je vais crier, ils viendront. " Je criai.

Personne ne me répondit.

J'appelai plus fort. Ma voix s'envola, sans écho, faible, étouffée, écrasée par la nuit, par cette nuit impénétrable.

Je hurlai : " Au secours ! au secours ! au secours ! "

Mon appel désespéré resta sans réponse. Quelle heure était-il donc ? Je tirai ma montre, mais je n'avais point d'allumettes. J'écoutai le tic-tac léger de la petite mécanique avec une joie inconnue et bizarre. Elle semblait vivre. J'étais moins seul. Quel mystère ! Je me remis en marche comme un aveugle, en tâtant les murs de ma canne, et je levais à tout moment les yeux vers le ciel, espérant que le jour allait enfin paraître ; mais l'espace était noir, tout noir, plus profondément noir que la ville.

Quelle heure pouvait-il être ? Je marchais, me semblait-il, depuis un temps infini, car mes jambes fléchissaient sous moi, ma poitrine haletait, et je souffrais de la faim horriblement. Je me décidai à sonner à la première porte cochère. Je tirai le bouton de cuivre, et le timbre tinta dans la maison sonore; il tinta étrangement comme si ce bruit vibrant eût été seul dans cette maison.

J'attendis, on ne répondit pas, on n'ouvrit point la porte. Je sonnai de nouveau ; j'attendis encore, - rien !

J'eus peur ! je courus à la demeure suivante, et vingt fois de suite je fis résonner la sonnerie dans le couloir obscur où devait dormir le concierge. Mais il ne s'éveilla pas - et j'allai plus loin, tirant de toutes mes forces les anneaux ou les boutons, heurtant de mes pieds, de ma canne et de mes mains les portes obstinément closes.

Et tout à coup, je m'aperçus que j'arrivais aux Halles. Les Halles étaient désertes, sans un bruit, sans un mouvement, sans une voiture, sans un homme, sans une botte de légumes ou de fleurs. - Elles étaient vides, immobiles, abandonnées, mortes!

Une épouvante me saisit - horrible. Que se passait-il ? Oh ! mon Dieu ! que se passait-il ?

Je repartis. Mais l'heure ? l'heure ? qui me dirait l'heure ? Aucune horloge ne sonnait dans les clochers ou dans les monuments. Je pensai : " Je vais ouvrir le verre de ma montre et tâter l'aiguille avec mes doigts. " Je tirai ma montre... elle ne battait plus... elle était arrêtée. Plus rien, plus rien, plus un frisson dans la ville, pas une lueur, pas un frôlement de son dans l'air. Rien ! plus rien ! plus même le roulement lointain du fiacre - plus rien !

J'étais aux quais, et une fraîcheur glaciale montait de la rivière.

La Seine coulait-elle encore ?

Je voulus savoir, je trouvai l'escalier, je descendis... Je n'entendais pas le courant bouillonner sous les arches du pont... Des marches encore... puis du sable... de la vase... puis de l'eau... j'y trempai mon bras... elle coulait... elle coulait... froide... froide... froide... presque gelée... presque tarie... presque morte.

Et je sentais bien que je n'aurais plus jamais la force de remonter... et que j'allais mourir là... moi aussi, de faim -- de fatigue -- et de froid."

Saxo Grammaticus, *Gesta danorum* (v.1200), trad. *La geste des Danois*, trad. de J.-P. TROADEC, Paris, Gallimard, 1995, liv. VIII, 15, p. 377-379.

« Quand il fut arrivé presque au terme de ses jours, après s'être beaucoup ménagé, quelques parleurs persuasifs le firent tenir pour assuré que les âmes étaient immortelles. Aussi fut-il assailli par de multiples pensées, tant il voulait savoir où il se retrouverait dès que son souffle aurait quitté son corps, ou ce qu'il obtiendrait en récompense pour avoir très dévotieusement honoré les dieux.

Comme il s'interrogeait ainsi sur l'au-delà, certains esprits assez mal disposés à l'égard de Thorkillus s'approchèrent de Gormo [roi des Danois] et lui dirent que, pour avoir quelque lumière sur ce qui dépassait l'entendement humain ou échappait au savoir des mortels, il avait besoin de l'avis divin que lui fourniraient de célestes oracles. C'est pourquoi il lui fallait se concilier les bonnes grâces d'Utgarthilocus et, pour ce faire, utiliser les services de Thorkillus, qui était l'homme de la situation. Certains, du reste, accusaient ce dernier d'être un traître et d'en vouloir à la vie du roi.

Thorkillus, comprenant que ses jours étaient en danger, exigea que ceux qui le mettaient en cause prissent la mer avec lui. Alors, ceux qui avaient dénoncé un innocent, s'apercevant que leur ruse, destinée à mettre un tiers en péril, se retournait contre eux, tentèrent de faire machine arrière. Mais, s'il eut les oreilles rebattues de leurs prières, le roi ne voulut toutefois pas entendre ces dénonciateurs, qui furent traités de couards et durent mettre à la voile sous le commandement de Thorkillus. De fait, il est dans l'ordre habituel des choses que ceux qui font du mal à autrui fassent les frais de leur méchanceté! Et nos poltrons, voyant qu'ils ne pouvaient échapper à leur sort, recouvrirent donc leur navire de peaux de boeufs et le remplirent copieusement de victuailles.

Ce vaisseau les mena vers une région sans soleil, qui ne connaissait ni les étoiles ni la lumière du jour, mais était plongée dans une nuit éternelle.

Quand ils eurent navigué sous une étrange voûte céleste pendant un certain temps, le bois vint à leur manquer. Comme ils ne pouvaient plus faire de feu, ni cuire quoi que ce fût, ils assouvirent leur faim en mangeant de la viande crue. Mais, à force de se nourrir d'aliments nécessairement malsains, nombreux furent ceux qui contractèrent une maladie mortelle. L'estomac de ces infortunés devenait progressivement défaillant, tant ce qu'ils avalaient lui convenait peu; puis, par contagion, le mal s'étendait et gagnait les organes vitaux. Leur malheur fut double et contradictoire: s'ils prenaient des risques en jeûnant, ils s'exposaient au danger en se sustentant. Il était aussi périlleux pour eux de calmer leur appétit que de le refréner!

Ils avaient perdu tout espoir de salut quand - comme un arc qui se brise facilement s'il est trop tendu - ils furent soulagés en apercevant soudain, et contre toute attente, la lumière d'un feu. La vue des flammes qui s'élevaient dans le ciel à peu de distance les ragaillardit. Thorkillus décida de profiter de ce qui semblait être une bonne et divine aubaine, et, pour être plus sûr de retrouver ses compagnons, il fixa au sommet du mât de son navire un bijou étincelant.

Lorsqu'il toucha terre, son regard tomba sur la toute petite entrée d'une grotte, à laquelle on accédait par un étroit défilé. Il demanda à ceux qui l'accompagnaient de l'attendre dehors, puis s'avança vers l'antre, où deux démons à bec, d'une taille extraordinaire, alimentaient leur feu avec des brindilles qu'ils avaient pu ramasser en se servant de leur bouche cornée et crochue. L'entrée de la caverne était repoussante, les montants de la porte

délabrés, les murs noirs de crasse, le plafond immonde, et le sol infesté de serpents. Là, tout blessait l'oeil et l'esprit.

Une des créatures géantes salua Thorkillus et lui fit observer qu'il s'était lancé dans une aventure difficile en voulant ardemment rencontrer une divinité peu commune. Sa quête l'avait mené en un lieu situé hors du monde, mais il saurait quels chemins il devrait emprunter pour atteindre son but s'il pouvait exprimer trois opinions sincères en trois phrases lapidaires.

Thorkillus répliqua «Que le ciel me vienne en aide! Je ne me rappelle pas avoir vu une maison avec des nez plus disgracieux; et je n'ai pas non plus fréquenté d'endroit où je serais plus malheureux; enfin je puis assurer que le meilleur de mes pieds est celui qui atteindra la sortie le premier. »

Le monstre apprécia beaucoup l'esprit d'à-propos de Thorkillus et la vérité des trois affirmations »